



HAL
open science

La pandémie de Covid-19 est-elle une "crise sanitaire"?

Elsa Bansard

► **To cite this version:**

Elsa Bansard. La pandémie de Covid-19 est-elle une "crise sanitaire"?. *Consecutio Rerum : rivista critica della postmodernità*, 2022, VI (12), pp.Doi: 10.5281/zenodo.7406540. 10.5281/zenoDo.7406540 . hal-03991734

HAL Id: hal-03991734

<https://universite-paris-saclay.hal.science/hal-03991734>

Submitted on 22 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La pandémie de Covid-19 est-elle une “crise sanitaire”?

Elsa Bansard

Is the Covid-19 Pandemic a “Health Crisis”?

Abstract: We will question the uses of the term “crisis” on the occasion of the Covid 19 pandemic. To do so, we will analyze the discourses of researchers in the Humanities and Social Sciences in the media in France, from March 1st 2020 to June 1st 2022. The aim is to understand how the SHS have deconstructed the qualification of the pandemic as a health crisis in order to propose the analysis of a global crisis that affects the relationships between individuals and collectives.

Keywords: Crisis; Pandemic; Capitalism; *Individu*; Humanities and Social Sciences.

1. Introduction

En France, la pandémie de Covid-19 est qualifiée de “crise sanitaire” dès mars 2020 par les autorités. A la mi-avril, un pic de publications des chercheur.e.s en Sciences Humaines et Sociales (SHS) est observable dans les médias¹. Nous proposons ici d’analyser le contenu de ces prises de parole afin de comprendre de quelle manière les SHS ont déconstruit la qualification de “crise sanitaire”, c’est-à-dire son identification à un seul domaine d’activité. Plus précisément, nous poserons ici l’hypothèse que les discours des SHS élaborent une analyse de la pandémie en tant que crise globale au travers de conflits entre les individus et les collectifs, au cœur même du processus d’individuation. Phénomène multifactoriel et global, la pandémie touche tous les collectifs et tous les individus sur l’ensemble du globe en produisant des réalités contrastées à toutes les échelles collectives et individuelles. Les dynamiques individuelles et collectives entrent en tension et deviennent source de conflit de valeurs.

* CNRS/MSH Paris Saclay, Laboratoire SPHERE (elsa.bansard@ens-paris-saclay.fr; ORCID: 0000-0002-4366-964x).

¹ Bonnaire (2022).

Nous montrerons tout d'abord que les SHS ont exploré les multiples domaines touchés par la pandémie pour construire une définition de la crise comme processus global. De multiples références au concept de crise comme approche systémique du monde ont été mobilisées, et l'étude aura à charge de montrer de quelle manière elles ont été activées par les chercheur.e.s mais surtout déplacées vers une qualification de la crise plus fondamentale au sujet de la vie et des valeurs que les sociétés humaines lui accordent.

Dans un second temps, sans lisser les divergences entre les prises de parole, il s'agira de dégager un mouvement général qui élabore collectivement la pandémie de Covid-19 en tant que questionnement politique. Les SHS analysent en effet la mise en cause et la mise en concurrence des valeurs accordées à la vie en tant que mise à mal des conditions de notre vivre ensemble au travers du bouleversement de la vision individualiste de la vie ainsi que celui des conditions de possibilité de la solidarité. Dans notre corpus, la crise définit la pandémie en tant que situation d'impasse dont les contextes particuliers et les modalités d'expression déterminent l'intensité de la souffrance engendrée pour les individus et les collectifs.

Ce présent travail s'appuie sur la veille médiatique reconnue Observatoire National par le CNRS, de la MSH Paris Saclay². Cette base de données collecte les articles portant sur la pandémie dont les chercheur.e.s en SHS, rattachés à un laboratoire de recherche universitaire, sont soit les auteurs soit les personnes interviewées. Du 1^{er} mars 2020 au 1^{er} juin 2022, elle comprend 2508 articles. Focalisée sur le contexte français, elle porte de manière systématique sur quatre médias de la presse quotidienne nationale: Le Monde, Libération, Le Figaro, L'Humanité; deux sites internet de publications académiques: AOC et The Conversation; un hebdomadaire: Alternatives Économiques; et le Journal du CNRS. La veille s'étend de manière non systématique sur tous types de médias (y compris radio et télévision). L'objectif est de ressaisir un échantillon significatif de la parole dans l'espace public des chercheur.e.s en SHS durant la pandémie.

Une grille d'analyse systématique et thématique a été réalisée sur les 382 textes convoquant le terme de "crise" dans leur titre ou leur chapeau. Ce sous-corpus représente 15% du corpus général. Cette grille code les noms d'auteurs, les disciplines, les entités de recherche, la date, le journal, et les références académiques pour expliciter le terme de "crise". Ce travail porte sur la parole des chercheur.e.s en SHS dans les médias, autrement dit en contexte à la fois de médiation scientifique et d'urgence sanitaire.

² MSH (2022).

Sans faire ici l’objet d’une analyse, le poids des lignes éditoriales, de la temporalité des médias et du contexte français joue un rôle et fait l’objet de plusieurs autres travaux³⁴.

2. La déconstruction de la crise comme “sanitaire” par les SHS

Dans les discours des SHS, la qualification de la pandémie de Covid-19 comme “crise sanitaire” est très rapidement déconstruite. Nous analyserons ces prises de parole comme l’élaboration de la pandémie en tant que “crise globale” en quatre temps. Tout d’abord, les SHS décrivent et dénoncent une crise qui touche tous les domaines des sociétés en produisant des effets locaux et individuels très contrastés. Ensuite elles mobilisent l’histoire des concepts pour définir dans quel rapport au temps et à l’action cet événement nous plonge. Dans un troisième temps, elles se réfèrent à certains courants de critique du capitalisme comme système d’organisation mondial afin de justifier leur lecture globale du phénomène. Enfin, nous verrons que les SHS confrontent un ensemble de faits d’actualité aux analyses de notre rapport aux objets techniques.

3. Un fait mondial total

Le concept de “fait mondial total” émerge dans une interview d’Edgar Morin dès avril 2020. Il sera ensuite largement repris puisqu’en décembre 2021 l’étude de ce concept englobait 253 textes récoltés, soit 13% du corpus général de la veille. Par cette expression, les chercheurs attirent l’attention sur un premier constat simple: la pandémie concerne tout le monde, en tous points du globe. La pandémie devient certes une crise sanitaire, mais également une crise sociale (avec la description des inégalités aggravées, une crise de l’éducation et du travail...), une crise politique (avec une tension entre les valeurs de liberté et de sécurité, la défiance des citoyens vis-à-vis de l’Etat...), une crise économique (la plus documentée sans doute), une crise culturelle (avec le tri des commerces dits “essentiels”...). Les textes des chercheur.e.s en SHS se font en ce sens lanceurs d’alerte ou porte-voix des effets de la pandémie pour l’ensemble des domaines de la vie humaine et des sociétés. Edgar Morin définit la Covid-19: “en tant que crise planétaire, [...] en tant que crise économique, [...] en tant que crise nationale,

³ Bonnaire (2020).

⁴ Bansard (2022b).

[...] en tant que crise sociale, [...] en tant que crise civilisationnelle, [...] en tant que crise intellectuelle, [...] en tant que crise existentielle, [...]”⁵.

Etienne Klein employait cette même expression le même mois de la même année en la justifiant en ces termes: “c’est un “fait mondial total” puisqu’elle concerne l’humanité toute entière. Elle touche tout le monde, directement ou indirectement, et chacun a quelque chose à en dire”⁶.

Dans les discours des SHS, la pandémie devient ainsi dès avril 2020 une crise de tous les domaines des sociétés. Par conséquent, elle devient l’affaire de tous et de chacun. Elle appelle des études multiples qui rendent visibles les vécus contrastés et complexes à l’échelle française et mondiale. L’expression de “fait mondial total” invite à porter un regard sur la pandémie en tant que crise globale ayant des réalités locales différenciées⁷. Elle situe immédiatement les enjeux de recherche en cœur de la compréhension du local et du global, du mondial et de l’individuel, de l’affaire de tous aux vécus de chacun.

4. La crise comme rapport au temps et à l’action

Les analyses de la pandémie de Covid-19 en tant que crise globale resitue le terme de crise dans son rapport à l’action tel qu’il apparaît dans l’histoire de la philosophie. Si l’on reprend brièvement une certaine évolution de cette problématisation les discours médiatiques des chercheurs se posent en rupture avec les liens entre crise et impuissance tels qu’ils se sont développés notamment au XX^e siècle et invitent à une lecture de la pandémie comme un temps de l’histoire des sociétés où crise et action redeviennent possibles.

Chez les grecs, la Krisis apparaît d’abord comme une manière de penser les liens entre les concepts de crise et d’action. La notion de Krisis chez Aristote renvoie au moment où l’homme peut agir pour changer les choses. Chez Hippocrate, la Krisis est le moment où la maladie s’aggrave, elle est un cap et correspond au temps de l’action pour le médecin. On trouve également dans l’Antiquité grecque la notion de Krisis comme celle de jugement. La crise et l’action sont ainsi pensées ensemble et s’accompagnent des notions de justesse de délibération, du savoir, et de la prise de décision. Au XX^e siècle, la crise devient une caractéristique de la modernité dans la mesure où elle devient un mode de vie qui régit les structures

⁵ Truong (2020).

⁶ Klein (2020).

⁷ Bansard (2022a).

de la vie collective. L'Etat et l'économie capitalistes se définissent comme des mécanismes de déséquilibres et de rééquilibrages cycliques. La crise n'est plus pensée à partir de son lien avec l'action focalisée sur l'acte, mais le regard sur l'action se déplace vers les rapports au temps et au monde qu'elle présuppose et active lors de son accomplissement. La crise comme caractéristique de la modernité devient alors un rapport problématique au temps et au monde. Myriam Revault d'Allonnes fonde cette rupture dans la compréhension de la notion de crise en la reliant à un empêchement de l'action, à une falsification de son sens et de sa portée⁸. Bernadette Bensaude Vincent approfondit cette description par l'idée d'une rupture de la flèche du temps⁹. Si l'on semble alors retrouver le temps cyclique propre aux grecs anciens, c'est bel et bien la figure de l'impuissance qui caractérise la brisure de la flèche du progrès.

Les discours des chercheurs en SHS dans les médias depuis mars 2020 déplacent ce type de lecture des liens entre crise et action. Si les discours sur le “temps d'après” représentent près de 10% des textes collectés, la notion de temps ouvre à une complexification des liens entre crise et impuissance¹⁰. Les chercheur.e.s en SHS ont dénoncé la notion d'urgence associée à la “crise sanitaire”. La critique de l'urgence est venue montrer qu'en réduisant le temps politique au présentisme le plus radical, l'urgence menace l'action démocratique. On parle alors “d'état d'exception permanent” où “les crises tendent à devenir un horizon politique permanent, et ce à la fois en tant que réalité et comme prisme politique – comme manière de saisir la réalité”. Marie Goupy nous invite à “cesser de penser l'urgence seulement comme un fait, mais d'y voir, au-delà, une temporalité politique et un mode d'existence que l'on peut questionner et transformer”¹¹. La singularité de ces constats qui précédaient la pandémie tient non seulement à la fenêtre d'expression importante qui s'est ouverte, mais surtout à l'apparition de réactions les accompagnant. François Hartog souligne les formes de résistance qui se mettent en place durant la pandémie contre le règne de l'urgence:

Pour rompre avec le mode de vie présentiste, certains commencent par quitter les métropoles, pour privilégier d'autres rythmes de vie et d'autres modes de consommation. [...] On pourrait les croire inspirés par la nostalgie du “c'était mieux avant”, mais c'est en réalité le souci du futur qui est mis en avant¹².

⁸ Revault d'Allonnes (2012).

⁹ Bensaude-Vincent (2020).

¹⁰ Bansard, Bonnaire (2022).

¹¹ Goupy (2020).

¹² Normand (2020).

Cette critique du présentisme radical qui lie crise et urgence, s'accompagne d'un sursaut de conscience vis-à-vis du pouvoir d'action politique. La force et la rapidité des prises de décisions sanitaires ont mis en lumière l'ampleur et la radicalité des prises de décision possibles. Les mesures sanitaires prises dans l'urgence pour compenser l'impréparation du système de santé ont, par contraste et comme dans un effet de loupe, souligné le caractère inadmissible de l'inaction face à d'autres enjeux tels que les enjeux climatiques¹³. En inscrivant la crise dans un temps long, avec un passé remémoré et un futur ouvert, la crise renoue avec la notion d'action présente chez Hannah Arendt¹⁴. L'action ne peut advenir que comme commencement au sein de l'existant et dans une ouverture aux possibles sans certitude ni contrôle intégral. Deuxième caractéristique de l'action décrite par Hannah Arendt, l'inscription dans un collectif. En se dissociant de l'urgence et du présent coupé du passé, crise et action renouent avec la notion de communauté humaine.

La pandémie en tant que crise globale se dissocie de la notion d'impuissance dans les discours des SHS. Elle devient un temps de prise de conscience (ou révélation), du rapport trompeur au présent et de la possibilité de l'action. Autrement dit, elle intervient comme un rejet du renoncement pour exercer un pouvoir d'exhortation à l'action. Ce faisant la pandémie éclaire d'un jour nouveau les enjeux sociétaux au sens large, et notamment les enjeux climatiques. Notons que dans ces discours, ce déplacement se déploie sans triomphalisme et dans un registre marqué par la souffrance de ce rapport au temps.

5. La crise comme système

Les discours sur l'économie et les discours tenus par des économistes représentent 11% de notre corpus sur la crise. Ils discutent ainsi des effets de la pandémie dans le contexte de la mondialisation et du système capitaliste. Quelques soient leurs prises de position, ces discours se démarquent d'une lecture du capitalisme comme morcellement du monde pour souligner l'interconnexion et l'interdépendance du monde, aux plans spatial et matériel.

Les textes de chercheur.e.s en SHS sur les liens entre la pandémie et la crise économique se structurent vis-à-vis d'une certaine lecture du système capitaliste comme régime de crise, c'est-à-dire comme système dont la crise

¹³ Perthuis (2020).

¹⁴ Arendt (2002).

serait le principe de fonctionnement et la source de pérennité. On peut retracer ce courant à partir de deux auteurs. Jürgen Habermas explique que: “La croissance économique s’effectue selon des crises qui reviennent périodiquement parce que la structure de classe déplacée dans le système de régulation économique a transformé la contradiction des intérêts des classes en une contradiction des impératifs du système”¹⁵.

Bernard Stiegler propose lui de comprendre le capitalisme comme un système en déséquilibre qui tient sur la promesse de rééquilibres grâce à la création de nouveaux marchés. Cette dynamique engendre une force de division toujours plus poussée des marchés, des biens, des personnes, et ce jusqu’à l’éparpillement de l’attention des individus eux-mêmes. Le capitalisme est alors compris comme un système où la crise a pour condition le morcellement croissant du monde¹⁶.

Le sous-corpus ici examiné qui relie la pandémie et la crise économique, ne formule pas de pensée unique ou même cohérente. Les liens entre crise sanitaire et crise économique font l’objet de prises de position contrastées: les uns défendant que la crise sanitaire a des effets délétères sur l’économie, les autres que l’économie a des effets délétères sur le système de santé et le système politique, etc... Sans synthétiser l’ensemble de ces débats ni lisser les divergences existantes, on peut noter dans l’étude de l’expression “crise sanitaire” que ces textes réagissent tous au mécanisme de morcellement du monde décrit par Bernard Stiegler. L’arrêt des chaînes de production suite aux confinements, puis les difficultés d’approvisionnement en matière première ou encore en composants électroniques pour reprendre quelques exemples toujours en cours en 2022, mettent en cause la production en flux tendu¹⁷. Si les appels à une consommation plus locale sont présents dans la presse, ce sont les liens à l’échelle mondiale qui sont analysés, mis en lumière (qu’ils soient valorisés ou décriés). Guillaume Gaulier et Vincent Vicard écrivent ainsi: “la crise actuelle ne remettra pas en cause l’existence des chaînes de productions mondiales”¹⁸. La crise n’est ainsi plus une force de division, mais bien un temps de mise en lumière de l’interconnexion et de l’interdépendance du monde, aux plans spatial et matériel.

Dans les discours sur la pandémie et la crise économique, les SHS décrivent une prise de distance vis-à-vis du capitalisme caractérisé par un mécanisme de morcellement du monde. Les liens entre les pays, les institutions, les entreprises, les mains-d’œuvre et les utilisateurs, ont été l’objet

¹⁵ Habermas (1978).

¹⁶ Stiegler (2009).

¹⁷ Bounfour (2020).

¹⁸ Gaulier, Vicard (2020).

de toutes les prises de parole et de décision. Ce sont eux qui ont été mis en lumière. Ces discours font basculer le centre de l'attention en accordant toute son importance au "comment" se font les choses.

6. Repenser le rapport aux objets techniques

La pandémie au prisme des articles de presse publiés par des chercheur.e.s en SHS initie un quatrième axe de déconstruction de la qualification de "crise sanitaire". La pandémie confronte les sociétés humaines à leurs rapports aux objets techniques et bouleverse en France tout au moins, un certain nombre de comportements et de références qui était implicite et structurel avant l'arrivée du virus.

Les analyses des masques, de leur usage, de leur fabrication, de leur acheminement, de leurs matières premières, de leur distribution représentent à elles seules, 137 textes, soit 5% du corpus sur le terme de "crise". Directement liés à la mesure sanitaire dite de "distanciation sociale" et correspondant à une distanciation physique, les masques et principalement les masques chirurgicaux ont été questionnés par les SHS en tant qu'obstruction des communications¹⁹ mais surtout en tant que déconstruction de notre rapport aux objets techniques.

Gilbert Simondon a montré que la médiation technique voile à l'utilisateur les savoir-faire impliqués dans la fabrication de l'objet²⁰. Bernard Stiegler a repris ce raisonnement et décrit la technique comme une délégation de la mémoire à l'outil qui réduit l'humain à l'impuissance²¹. Pour faire face à la pénurie de masques, les chercheur.e.s en SHS ont mis en lumière les circuits de fabrication, les matières premières, les modes d'acheminement et de distribution dont ils sont l'objet. La pénurie a ainsi permis de rendre visible pour des sociétés entières la chaîne humaine et technique (notamment par le temps incompressible de sa production) dont chaque masque est le fruit. Au travers de l'historicisation de l'objet "masque", une conscience mondiale a vu le jour. Pierre Singaravélou écrit ainsi:

L'épidémie de Covid, qui oblige à la distanciation sociale, a paradoxalement montré à quel point les quatre coins du monde étaient proches, plus encore qu'on ne pouvait se le figurer. Ce sont sans doute les objets, comme les masques de protection, qui ont révélé la réalité d'une mondialisation multipolaire, dont le moteur et les principaux acteurs se trouvent souvent hors d'Europe. Une situation moins récente,

¹⁹ Devel (2020).

²⁰ Simondon (2012).

²¹ Stiegler (2009).

et bien plus complexe que nous le croyons généralement, comme le montre l’histoire matérielle, par les objets ²².

Un pas supplémentaire peut être fait dans la mise en lumière de l’empowerment dont les masques ont fait l’objet avec la mention de la confection de masques de tissus par des particuliers et des associations grâce à des tutoriels rendus publics sur les réseaux sociaux, ou encore à la reconversion temporaire dans la production de masques de PME ou de FabLab²³. En ce sens, les masques durant la pandémie ont été un phénomène de résistance au mécanisme de dépossession et d’impuissance décrit par Bernard Stiegler. Cet exemple participe de “La reconstruction des externalités positives et (du) soutien aux pratiques relevant du travail” qui “sont la condition pour que se reconstruisent des circuits longs de la transindividuation [...]”²⁴.

Bilan:

Depuis mars 2020, les chercheur.e.s en SHS qualifient la pandémie de “crise globale” en montrant son étendue à tous les domaines d’activité, son enracinement dans une compréhension renouvelée du rapport au temps, en soulignant l’attention accordée à l’interdépendance du monde, enfin en déconstruisant un certain rapport aux objets techniques fondé sur l’invisibilisation et l’an-historicisation. Ces quatre axes d’analyse structurent l’ensemble des textes de chercheur.e.s en SHS répertoriés sur l’expression de “crise sanitaire”. Ces quatre angles d’étude font référence à des courants philosophiques du XX^e siècle et du début du XXI^e afin d’examiner les déplacements observables durant la pandémie. La crise globale ainsi décrite ne nie pas l’origine sanitaire du phénomène qui engendre ou révèle tous les autres. Mais cette qualification situe au plan politique le questionnement des effets d’un virus sur les individus et les collectifs. Ce sont donc les concepts de santé et de maladie qui invitent à relire les liens entre individus et collectifs, autrement dit à interroger le processus même d’individuation. Afin de poursuivre ce but, le second temps de ce travail étudiera les conflits de valeurs qui se sont cristallisés autour de la notion de “vie”.

7. La crise des valeurs que les sociétés accordent à la vie

Si les analyses de la pandémie par les chercheur.e.s en SHS conduisent à l’étude d’une crise globale, elles s’enracinent dans des débats concernant les

²² Singaravélou (2021).

²³ Berrebi et al. (2020).

²⁴ Stiegler (2009).

valeurs que les sociétés accordent à la vie. Face à un virus à la fois mortel et contagieux, les mesures sanitaires, autrement dit les décisions politiques et collectives pour faire face à cette menace, ont engendré des conflits de valeurs qui touchent au fondement même du vivre ensemble. Nous examinerons leur portée au travers de trois axes: une vision conflictuelle de la visée collective assignée à la vie humaine, une certaine mise en cause de la vision individualiste de la vie ainsi qu'une mise en cause des conditions de la solidarité. Ces trois axes conduiront dans un dernier temps à une mise en perspective de cette lecture de la pandémie au sein du processus d'individuation.

8. Une vision conflictuelle de la visée collective assignée à la vie humaine

Les textes des chercheur.e.s en SHS se font tour à tour les acteurs et les témoins d'un débat de société qui s'est ouvert sur la visée que nous accordons collectivement à la vie humaine. Les mesures sanitaires ont successivement hiérarchisé les besoins et désirs des populations en vue de prioriser une certaine vision de la vie. Par-delà les modalités, ou parfois par l'analyse des effets des modalités de régulation des populations, les SHS ont ainsi éclairé les visées choisies et les ont soumis au débat.

En France, la visée attribuée à la vie humaine face à la pandémie, a été la survie. "Lorsqu'une épidémie enlève entre 20 et 50% de la population, parfois davantage, la priorité est de protéger la vie biologique des individus, la vie nue, la zoe de Giorgio Agamben"²⁵. Les chercheur.e.s en SHS sont intervenus dans les médias afin de mettre en débat ce choix collectif au nom d'une pluralité d'autres visées possibles, et surtout au nom du droit d'ériger ce choix de la visée prioritaire accordée à la vie humaine en tant que choix collectif et objet de débat public. Dans notre corpus de veille médiatique, cet engagement des SHS se polarise en trois directions: premièrement, la priorité accordée à la vie comme survie a été mise en débat vis-à-vis de la valeur marchande qui tendait à s'imposer largement dans les décennies qui ont précédé la pandémie. Deuxièmement, a été opposée à la vie comme survie, la liberté. Troisièmement, la priorisation de la vie comme survie a été analysée dans ses contradictions dans la mesure où l'isolement et l'interdiction d'accès à certains services ont été dénoncés pour leurs effets délétères sur la santé même des populations.

²⁵ Bourdelais (2020).

Revenons brièvement sur ces trois points.

L'expression désormais fameuse du “quoi qu'il en coûte” du président français a ouvert un débat sur la valeur marchande de la vie humaine. Nombre d'économistes ont fait valoir que n'attribuer aucune valeur économique à la vie humaine était impossible dans la mesure où toute dette est une hypothèque placée sur les générations futures et où toute crise économique est elle aussi une menace lourde sur la santé des êtres humains. L'argument qui a alors prévalu est que nous ne sommes pas prêts à tout sacrifier pour les vies humaines²⁶. De nombreuses voix se sont élevées contre ces raisonnements et nous en citerons deux exemples. La notion de dignité humaine et le rejet de toute possibilité de calcul d'une telle valeur ont été défendus²⁷. D'autres argumentaires ont opposé la notion de survie à celle de santé en tant que notion plus complexe qu'une survie physiologique²⁸. Ils ont revendiqué la santé en tant que bien commun universel, réductible ni à la notion de survie, ni à une quelconque valeur marchande.

Deuxième axe, la priorité accordée à la vie comme survie est entrée en contradiction avec la notion de liberté individuelle et politique. Des constitutionnalistes ont ainsi rappelé que le droit à la vie ne figure pas dans la Constitution Française et de ce point de vue, ne peut pas justifier de mesures liberticides tel que l'état d'urgence les autorisent²⁹. La question de la liberté est devenue particulièrement tendue dans le cas des EPHAD où les décisions de refuser tout contact des résidents avec l'extérieur ont parfois devancé et été prolongées hors des périodes confinées selon les lois de l'état d'urgence³⁰.

Troisième axe, dès la mi-mars, le gouvernement français a publié une liste de commerces, d'activités et de “biens” dits “essentiels” à l'exclusion de tous les autres, classés alors comme “inessentiels”. Ceux qui n'étaient pas mentionnés devant être fermés ou inaccessibles à la vente en magasins par exemple. Cette mesure sanitaire accompagnant le confinement a soulevé de très vifs débats. Elle a posé de manière coercitive et publique la question de ce qu'est que la vie bonne. Que définissons-nous, êtres humains et membres d'une démocratie, comme “essentiels” à une vie humaine? L'art, la culture sont-ils aussi vitaux que les aliments? Fait notable, si le premier confinement avait exclu par exemple les librairies ainsi que les accès à la culture ou aux espaces verts, suite aux nombreuses réactions et argumen-

²⁶ Gollier (2021).

²⁷ Champs (2020).

²⁸ Corteel (2020).

²⁹ Cassia (2020).

³⁰ Bataille (2020).

taires, le second confinement a parmi aux librairies, rayons culturels et parcs de se maintenir ouverts³¹. La classification par le gouvernement des biens et accès aux lieux, ainsi que les débats publics et leur influence sur l'évolution de la classification, ont ouvert la discussion collective sur ce qu'est la vie bonne, une vie humaine minimale mais aussi une vie humaine souhaitable. Puisque c'est dans un contexte de mise en concurrence des différentes dimensions de la vie humaine que s'ouvre le débat sur sa valeur, les argumentaires réactivent les débats sur la hiérarchie des besoins et des désirs qui font rage depuis la philosophie Antique en passant par la pyramide de Maslow. L'importance de la fête³², des commerces de proximité³³ et des arts³⁴ comme fondement d'une identité collective mais aussi comme modes d'expression de soi avec les autres ont été omniprésents dans la parole des chercheur.e.s en SHS.

Dans les discours des SHS, la pandémie a ouvert une crise au sens d'une absence de consensus sur la visée prioritaire à accorder à la vie humaine. Ainsi la hiérarchisation des priorités face à une menace vitale a soulevé des débats et parfois des conflits qui divisent les collectifs.

9. Une mise en cause de la vision individualiste de la vie

Dans le contexte d'une conflictualisation des choix collectifs sur la visée accordée à la vie humaine, la pandémie en tant que crise globale a mis en cause la vision individualiste de la vie qui prédominait d'une manière implicite et structurante dans les sociétés avant cet événement.

La radicalité des mesures de distanciation tel que le confinement et la durée de la période de l'Etat d'urgence ont fait émerger des souffrances et des séquelles (plus ou moins durables) sur la santé des citoyens. L'affirmation d'Aristote selon lequel "l'homme est un animal politique" a ainsi connu une résonance nouvelle: être un humain implique un besoin vital d'appartenir à une communauté de vie. "Certes, les gens ont besoin de manger, mais l'homme est un animal sociable et les liens familiaux sont la première assise sur laquelle chacun construit sa sécurité intérieure"³⁵. Aux études sur la détérioration de la condition physique et mentale de la population, c'est ouvert une rupture dans la définition moderne de la vie. La

³¹ Mollier (2020).

³² Geoffroy (2021).

³³ Heilbrunn (2020).

³⁴ Collet et al. (2020).

³⁵ Tisseron (2020).

pandémie engendre une prise de conscience qui bouleverse la conception occidentale dominante de la vie humaine³⁶. Là où les notions de liberté, d'autonomie, d'indépendance, d'auto-détermination, dominaient, la vulnérabilité apparaît en cette période troublée comme la dimension première et collective de la vie. “La valeur première pour l'humain, c'est la liberté. Avec l'épidémie, elle passe pourtant à l'arrière-plan, puisque que ce qui devient central et moteur d'action, c'est notre vulnérabilité commune”³⁷. Les déclarations en ce sens font nombre dans notre corpus: David Simard décrit une remise en cause de la conception autonomiste de l'individu³⁸, Grégoire Borst défend l'importance de penser la solidarité et de dépasser la référence à la seule responsabilité individuelle³⁹, Sylvain Piron remet en cause le primat accordé à l'individu au nom de l'interdépendance des êtres humains⁴⁰, Claude Poissenot affirme: “Notre revendication d'autonomie doit être tempérée par la reconnaissance de notre dépendance aux autres et notre appartenance commune à l'humanité”⁴¹. Une complexification de la notion d'autonomie est ainsi apparue dans les médias. Mobilisant fortement les théories du Care, les SHS ont mis en cause l'autonomie conçue comme la force d'un individu seul et comparable à un atome. Près d'un quart de notre corpus souligne qu'un individu doit être pensé au sein d'un collectif. En ce sens, on peut affirmer que la crise est celle d'une vision individualiste de la vie humaine.

10. Une maladie de la solidarité

Toujours dans un contexte marqué par une conflictualisation des choix collectifs sur la visée de la vie bonne et d'une mise en cause de la vision individualiste de la vie, la priorisation accordée à la survie des individus a conduit à une mise en cause des conditions même de la solidarité.

La vie sociale est la dimension de la vie humaine directement visée par les mesures de distanciation. Si dans le cadre d'une menace sanitaire la vie sociale est mise en balance avec le désir de survie, l'instauration de mesures sanitaires dans le temps long dépassant une année civile, ont mis en crise les individus en révélant la nécessité vitale de notre vie sociale. L'expé-

³⁶ Neuer (2021).

³⁷ Laugier (2020).

³⁸ Simard (2020).

³⁹ Borst (2020).

⁴⁰ Piron (2021).

⁴¹ Poissenot (2020).

rience de la pandémie, en tant qu'expérience mondiale et simultanée a ouvert un espace de discussion inédit, qui dépasse les cadres traditionnels des politiques internationales, et qui, dans un même mouvement met à mal les contacts physiques et déploie le besoin de lien social à l'échelle de l'humanité entière. Albert Ogien formule ainsi les choses: "l'humanité est un espace public commun"⁴². C'est au cœur de ce phénomène que se joue un des grands paradoxes de cette "crise sanitaire": l'expérience de la covid 19 conduit les communautés de vie à instaurer des règles de distanciation qui obstruent tout en renforçant les mécanismes d'attachement collectif des êtres humains.

Ce phénomène peut être décrit en tant que "maladie de la solidarité" en deux sens. Premièrement nous sommes en souffrance parce que pour être solidaires nous devons limiter et modifier l'expression de notre solidarité. Pour faire face à une maladie respiratoire et contagieuse:

L'interdépendance qui lie chaque membre du corps social à tous les autres ne s'éprouve (...) que dans la mise en œuvre et le "respect" inconditionnel de la distanciation sociale. "Quand on aime ses proches, on ne s'approche pas trop!" En un sens, la pandémie appelle une forme nouvelle de solidarité collective, encadrée par l'injonction sanitaire à la distanciation. Mais cette solidarité se fonde en quelque sorte sur ce qui la rend impossible: Dan Arbib parle en ce sens d'une "maladie de la solidarité"⁴³.

Deuxièmement, ce type de distanciation est une maladie de la solidarité dans la mesure où il met à mal les conditions de possibilité de toute solidarité:

La solidarité suppose un monde solide dans lequel les actions politiques peuvent se faire au nom du "tout" que l'on peut nommer Etat social. Deux obstacles rendent difficiles la solidarité aujourd'hui. D'une part, nous sommes entrés dans un monde liquide, un monde de flux et de données numériques à l'opposé de toute solidité. D'autre part, la pandémie actuelle, maladie de la mondialisation, fait fonctionner toutes sortes de replis: sur son pays ou sa région, auprès de ses proches et de sa famille. Le risque est la peur des autres et le déploiement de différentes sortes d'égoïsmes cachées dans des logiques affinitaires ou claniques⁴⁴.

Afin de rendre compte des vécus de la pandémie, les SHS effectuent ainsi un double mouvement: d'une part elles mettent en cause un courant individualiste de la vie qui survalorise l'individu, d'autre part elles constatent la mise à mal des conditions d'expression et de possibilité de la

⁴² Ogien (2020).

⁴³ Sabot (2021).

⁴⁴ Brugère (2021).

solidarité qui lie ces individus. Ces deux approches témoignent d’une tension au cœur même du processus d’individuation où se forge les individus et les collectifs.

11. Un questionnement du processus d’individuation

Dans les discours des SHS, la crise se situe au plan politique, c’est-à-dire ici au plan d’une réflexion sur les conditions du vivre ensemble et engage le processus d’individuation lui-même. Stiegler résume ainsi ce processus:

Je tends à devenir moi-même, en tant qu’indivisible, comme unité pure, identité, mais je ne cesse de me contredire parce que, en moi-même, m’individuant dans le groupe qui s’individue lui-même à travers moi, je ne cesse de me retrouver moi-autre, je ne cesse de me retrouver divisé, tandis que le groupe lui-même s’altère et se divise – et il en va ainsi parce que, par structure, un processus d’individuation ne peut jamais s’achever⁴⁵.

Autrement dit, individu et collectif se co-construisent dans le temps et ne s’achèvent jamais, ils demeurent liés, ils sont un même processus. Le “je” et le “nous” sont indissociables et leurs formes sont évolutives, en perpétuel mouvement. La pandémie est en ce sens une crise dans la mesure où elle met en cause la conception individualiste implicite et réductrice de la société de consommation et de l’époque moderne où la société est découpée en individus, eux-mêmes découpés en pulsions comme autant de marchés en devenir. L’expérience de la pandémie révèle le lien intrinsèque et insécable entre individu et collectif tout en rompant avec une simplification de la notion d’individu comme indivisible, unique, unité pure et bien définie.

Ceci étant posé, comment comprendre l’analyse de la pandémie en tant que “maladie de la solidarité” dont nous avons rendu compte auparavant? Nous formulons ici l’hypothèse que ce n’est pas tant la pandémie ou les mesures sanitaires en place qui peuvent être qualifiées de “maladie de la solidarité”, que le malaise plus global qu’engendre une vision individualiste de la vie et qui révèle toute son ampleur en contexte pandémique. Afin d’explorer cette idée, nous nous arrêterons sur la structuration des débats sur les vaccins qui illustre avec une force toute particulière la complexité d’appréhender et d’arbitrer les rapports entre l’individu et la collectivité.

Deux types de débats ont vu le jour. Il s’est agi de savoir si le vaccin était un devoir de l’individu vis-à-vis de la collectivité dont la survie dépend de

⁴⁵ Stiegler (2003).

